

20231016 Le Monde

https://www.lemonde.fr/afrique/article/2023/10/16/en-tunisie-les-autorites-continuent-de-chasser-des-migrants-a-la-frontiere-algerienne_6194823_3212.html

En Tunisie, les autorités continuent de chasser des migrants à la frontière algérienne

Des Subsahariens racontent, photos géolocalisées à l'appui, avoir été tabassés puis abandonnés dans le désert ou la montagne par la garde nationale. Et au moins 3 700 migrants auraient aussi été expulsés vers la Libye depuis juin.

Par [Nissim Gasteli](#) (El-Amra, Tunisie, envoyé spécial)



Les garde-côtes tunisiens ramènent à Sfax des dizaines de migrants interceptés en Méditerranée le 10 août 2023. FETHI BELAID / AFP

Paul-Edouard partage sa vie entre les plantations d'oliviers et le café depuis qu'il a trouvé un semblant de refuge dans une zone rurale en périphérie de la petite bourgade d'El-Amra, avec sa femme et sa fille de 5 ans, après avoir fui les violences anti-migrants qui ont secoué Sfax au début de l'été. Dans ce champ devenu dortoir, il dépose tous les soirs sa couverture au pied d'un arbre, installe son couchage puis s'allonge et s'endort, en attendant qu'un autre jour vienne. Au petit matin, lorsque le tenancier du café mitoyen ouvre son commerce, il migre vers la bâtisse et y passe toute la journée.

Lire aussi : [Tunisie : le président, Kaïs Saïed, refuse les fonds européens pour les migrants, qu'il considère comme de la « charité »](#)

C'est là que *Le Monde* l'a rencontré, le 9 octobre. Assis à une table, un expresso dans une main, une cigarette dans l'autre, ce Camerounais de 38 ans raconte avoir tenté de rejoindre l'Italie trois semaines plus tôt. Mais après avoir été intercepté en mer par la garde nationale tunisienne, il a été débarqué au port de Sfax puis transporté sur plusieurs centaines de kilomètres par les autorités avant d'être abandonné dans une zone désertique à la frontière algérienne, sans eau, ni nourriture, ni autre forme de procès. Données GPS et photographies à l'appui, il témoigne de ces pratiques que les autorités tunisiennes persistent à nier. Pour protéger son identité et celles des autres personnes interrogées, leurs prénoms ont été modifiés.

Son récit commence comme celui de n'importe quelle traversée clandestine : sur une plage, de nuit, le départ du rafiote dans l'obscurité, puis devient vite celui de n'importe quelle interception de bateau clandestin par la garde nationale. Les vagues, le moteur qui coupe, la tension avec les agents, le transbordage sur une vedette. A la mi-journée, Paul-Edouard est débarqué sur le port de Sfax avec 300 autres personnes, selon ses estimations.

« Une balle dans la tête »

C'est là que les violences ont commencé. « *Quand on est arrivés au port de Sfax, on a été tabassés* », dit-il, en décrivant les coups portés par les agents des forces de sécurité. Ils sont alors retenus toute la journée sur le quai, « *sans avoir à manger ou à boire* », leurs téléphones sont confisqués. A la nuit tombée, quatre bus déboulent et les migrants sont forcés de monter à bord, sans connaître leur destination.

Ils quittent la ville portuaire, escortés par des véhicules des forces de sécurité – comme le montre une vidéo qu'il a filmée, consultée par *Le Monde*. « *On a roulé jusqu'à 4 heures du matin puis on nous a déposés sur une base de la garde nationale* », se souvient-il. L'analyse des données GPS transmises révèle que les bus parcourent près de 300 km jusqu'au Kef, dans le nord-ouest de la [Tunisie](#). Ils sont transférés à l'arrière de pick-up, « *chargés comme du bétail* », puis déposés quelque part dans la montagne.

A lire : [Naufrage à Lampedusa : "C'est un drame immense qui se joue dans l'indifférence"](#)

Une fois les Tunisiens partis, les Subsahariens font face aux garde-frontières algériens et comprennent rapidement qu'ils ne sont pas les bienvenus. « *On a subi des tirs de sommation de la part de l'armée algérienne qui nous a intimé l'ordre de retourner en Tunisie*, affirme Paul-Edouard. *On n'avait pas le choix, il y avait des femmes enceintes, des bébés, tout un tas de personnes blessées. On avait faim, on avait soif. Alors on est revenus en Tunisie.* » En rebroussant chemin, il tombe sur l'unité qui les a expulsés. « *Ils nous arrêtent à nouveau, nous mettent dans les pick-up. Ils nous amènent dans un autre camp. Il est environ 10 heures quand on arrive là-bas.* »

Abandonnés deux fois

Ils passent la journée du 20 septembre enfermés dans ce poste de la garde nationale non loin de Thala, toujours dans la même région de l'Ouest tunisien, en attendant la nuit tombée. Les agents les remettent alors dans des véhicules des forces de l'ordre et, à 22 heures, ils prennent la route en direction de la ville frontalière de Sakiet Sidi Youssef à une centaine de kilomètres plus au nord. Les gardes nationaux sont alors clairs : « *Ils nous promettent que c'est notre dernier jour en Tunisie* », se souvient Paul-Edouard. « *Et si on s'entêtait à revenir, ils nous tireraient une balle dans la tête. C'est ce qu'ils nous ont dit.* » En face de Paul-Edouard, dans ce café d'El-Amra, Emmanuel, jeune Camerounais de 18 ans, présent au moment des faits, acquiesce d'un signe de la tête.

Abandonnés pour la seconde fois, livrés à eux-mêmes, les migrants décident de revenir en Tunisie, le 21 septembre au petit matin. Ils marchent alors pendant neuf jours, parcourant des dizaines de kilomètres à pied, entre montagnes et forêts afin d'éviter de tomber à nouveau sur les autorités du pays. Neuf nuits à dormir à même le sol dans un froid « *frigorifique* », se remémore Paul-Edouard, la voix tremblante. Ils finissent par rallier Tajerouine, une ville de la région et trouvent un transport clandestin qui les ramène dans les environs de Sfax.

Lire aussi : [En Tunisie, le président Kaïs Saïed se rebelle contre la politique migratoire européenne](#)

Deux semaines après les faits, Paul-Edouard et Emmanuel n'arrivent toujours pas à comprendre pourquoi les autorités leur ont fait subir un tel traitement. Dans ce café d'El-Amra, leur histoire trouve un écho : de nombreuses personnes rapportent elles aussi des expulsions au cours des semaines passées et des faits similaires. Le phénomène n'est pas nouveau. Au mois de juillet, plusieurs centaines de migrants avaient déjà été abandonnées dans le désert par les forces de sécurité tunisiennes.

Les images de ces hommes, femmes et enfants abandonnés le long de la frontière tuniso-libyenne sous une chaleur extrême, sans eau ni nourriture, avaient alors largement circulé sur les réseaux sociaux et dans les médias. Mais, début août, la signature d'un accord entre les ministres de l'intérieur des deux pays pour évacuer l'ensemble des migrants restant dans la zone laissait espérer la fin de ses pratiques. Or, une organisation humanitaire basée en Libye a confirmé au *Monde*, sous couvert d'anonymat, qu'au moins 3 700 migrants ont été expulsés de Tunisie vers la Libye depuis juin.

« Allégations sans fondement »

Les autorités tunisiennes n'ont jamais reconnu ces expulsions. Interrogé par *Le Monde*, le porte-parole du ministère de l'intérieur, Faker Bouzghaya, a réfuté ses pratiques renvoyant à une déclaration du 3 août de son ministre, Kamel Feki, dans laquelle celui-ci soulignait « *que les allégations sur les expulsions sont sans fondement* ». Le porte-parole de la garde nationale, Houssein Jebabli, nie lui aussi de telles pratiques. « *Ce n'est pas vrai, on a d'autres témoignages disant exactement le contraire. La Tunisie avait accueilli ces gens, et le Croissant-Rouge a fait de son mieux pour les migrants* », déclare-t-il, sans donner plus de précisions.

Une trentaine de cadavres a cependant été retrouvée dans la zone frontalière, selon la source humanitaire précédemment citée, et 80 personnes seraient toujours portées disparues. A El-Amra, la reprise des expulsions terrorise. « *Du jour au lendemain, tu peux te retrouver dans le désert. Qui n'a pas peur ? Sans nourriture, sans eau, forcément tu as peur* », explique Amadou, qui a été conduit vers la frontière algérienne avec son ami Félix fin septembre. A une autre table, Mohamed montre sur son téléphone une photo d'un jeune homme assis dans une zone désertique de la frontière libyenne : « *Je n'ai pas de nouvelles de mon ami, on a été séparés là-bas, je ne sais pas ce qu'il est devenu.* »

Après un tel traumatisme, tous ont déjà pensé à rentrer chez eux, mais ont finalement exclu cette option. « *Autant faire les 150 km qui nous séparent de Lampedusa. On caresse ce rêve* », conclut Paul-Edouard.

[Nissim Gasteli\(El-Amra, Tunisie, envoyé spécial\)](#)